

Dossier de presse trigon-film

SALT OF THIS SEA

(LE SEL DE LA MER)

de Annemarie Jacir

(Palestine, 2008)



DISTRIBUTION

trigon-film

Limmatauweg 9

5408 Ennetbaden

Tél: 056 430 12 30

Fax: 056 430 12 31

info@trigon-film.org

www.trigon-film.org

CONTACT MEDIA

Régis Nyffeler

077 410 76 08

nyffeler@trigon-film.org

MATERIEL PHOTOGRAPHIQUE

www.trigon-film.org

FICHE TECHNIQUE

Réalisation: Annemarie Jacir
Scénario: Annemarie Jacir
Image: Benoit Chamaillard (Afc)
Montage: Michèle Hubinon
Son: Eric Vaucher & Peter Flamman
Musique: Kamran Rastegar
Production: Jacques Bidou, Marianne Dumoulin
Coproduction: Annemarie Jacir, Pierre-Alain Meier, Joseph Rouschop,
Danny Glover & Joslyn Barnes, Sawsan Asfari & Maya Sanbar
Bero Beyer, Philippe Berthet, Jaume Roures
Langue: Arabe d/f
Durée: 109 minutes

FICHE ARTISTIQUE

Suheir Hammad	Soraya
Saleh Bakri	Emad
Riyad Ideis	Marwan
Sylvia Wetz	Corinne
Shelley	Irit

PRIX & FESTIVALS

Film d'ouverture du Festival de Cannes 2008 (Un Certain Regard)
Prix spécial du Jury, Festival of Asian and Arab Cinema 2008 (Osian's)
Prix FIPRESCI, Festival of Asian and Arab Cinema 2008 (Osian's)

SYNOPSIS

Soraya, 28 ans, née et élevée à Brooklyn, décide de rentrer s'installer en Palestine, le pays d'où sa famille s'est exilée en 1948. Dès son arrivée à Ramallah, Soraya cherche à récupérer l'argent de ses grands-parents gelé sur un compte à Jaffa, mais elle se heurte au refus de la banque. Sa route croise alors celle d'Emad, un jeune palestinien qui, contrairement à elle, ne souhaite qu'une chose, partir pour toujours.

Pour échapper aux contraintes liées à la situation du pays mais aussi pour gagner leur liberté, Soraya et Emad devront prendre leur destin en main, quitte à transgresser les lois. Dans cette course à la vie, ils nous emmèneront sur les traces de leur Histoire en Palestine perdue.

Le voyage de Soraya et Emad



BIOGRAPHIE DE LA REALISATRICE

Annemarie Jacir, réalisatrice palestinienne, travaille dans la production indépendante depuis 1994. Elle a écrit, réalisé et produit plusieurs courts-métrages dont *A Post Oslo History* (1998), *The Satellite Shooters* (2001) et *Like twenty Impossibles* (2003). Elle travaille aussi en tant que chef-monteuse, cadreuse et enseigne le cinéma. *LE SEL DE LA MER* est son premier long métrage. Annemarie Jacir vit à Ramallah et écrit actuellement son prochain film, *When I Saw You*.

Filmographie

Sound of the Street (2006, 3 min, Color, DV)

An Explanation: (and then burn the ashes) (2005, 6 min, Color, 16mm)

A Few Crumbs for the Birds (collaboration with Nassim Amaouche) (2005, 26 min, Color, 35mm)

Until When (2004, 76 min, Color, DV)

Like Twenty Impossibles (2003, 17 min, Color, 35mm)

Palestine is Waiting (2001, 10 min, Video)

The Satellite Shooters (2001, 16 min, Color, 16mm)

Two Hundred Years of American Ideology (2000, 12 min, Color, Video)

Chronicle of Civilized & Consequential Moments of Reconciliation (2000, 2 min, Video)

A Revolutionary Tale (2000, 9 min, Color, Video)

A Post-Oslo History (1998, 8 min, Color, Video)

Scratch (1996, 5 min, Color, Video)

Interview (1994, 4 min. Color, Video)

LES ACTEURS

Suheir Hammad

Faisant partie de la 3ème génération de réfugiés palestiniens, Suheir Hammad est née dans le camp de réfugiés Hussein en Jordanie. Ses grands-parents se sont exilés de Lyd en Palestine en 1948. La famille de Hammad a immigré à Brooklyn (New York) quand elle avait 5 ans. Poète, elle a reçu un Tony Award pour sa performance dans l'émission «Russell Simmons Presents Def Poetry» diffusée sur HBO. LE SEL DE LA MER est son premier film en tant qu'actrice.

Saleh Bakri

Cet acteur palestinien est né dans le village de Bina, en Galilée, en 1977. Sa mère vient de Jaffa et son père de Bina. Il joue régulièrement au théâtre. On a pu le voir récemment dans le film *La Visite de la Fanfare* d'Eran Kolirin, pour lequel il a reçu le Prix du Meilleur Acteur en Israël.

Riyad Ideis

Il a étudié le cinéma à San Francisco et a déjà réalisé 2 courts-métrages. Il vit et travaille actuellement à Jérusalem, sa ville natale. LE SEL DE LA MER est son premier film en tant qu'acteur.

NOTE DES PRODUCTEURS

Vingt et un ans pour JBA cette année, plus de 100 films, 25 longs métrages (41 avec les longs métrages documentaires), 16 à Cannes dont 11 en Sélection Officielle avec LE SEL DE LA MER. Des films des quatre coins du monde, de Rithy Panh à Ramadan Suleman, de Maria de Medeiros à Bénédicte Liénard en passant par Merzak Allouache ou Raoul Peck et dont plus de la moitié sont des premières œuvres. Nous n'avions pas tout à fait perçu à quel point la production du SEL DE LA MER allait être difficile. Nous avons un beau scénario, solide, politique. Une cinéaste de 33 ans, claire et têtue, proche de son personnage, un passeport jordanien dans une poche, un américain dans l'autre (fruits de l'exil), vivant à Ramallah et ayant réalisé des films documentaires et courts-métrages dont un très impressionnant *Like twenty impossibles*.

Fin 2005, financement. Nous échouons très vite partout en France, Arte, Fonds Sud, Canal plus et nous découvrons à cette occasion la partie «irrationnelle» de l'affaire, la Palestine provoque des adhésions et des rejets qui n'ont pas toujours à voir avec le projet lui-même.

Nous attaquons l'Europe. Mais pour nous simplifier la vie, la nationalité de l'auteur réalisateur et des principaux acteurs nous placent complètement «hors la loi». Pour être «européen», il faut 15 points et en refaisant nos comptes nous frôlons à peine les 8,5... Le tournage est prévu pour octobre 2006, Suheir Hammad, poète slameuse reconnue, américaine d'origine palestinienne qui interprète le rôle principal a bloqué ses dates et ne nous laisse guère de liberté. Cependant rien ne se concrétise. Nous nous obstinons et nous reportons le tournage. Le premier territoire à s'engager est la Suisse (octobre 2006), «les autorités suisses ont toujours eu un faible pour la cause palestinienne» nous dit notre vieux complice, Pierre-Alain Meier, coproducteur suisse, «ils adorent le projet». Et ça marche. En France, toujours rien à part nos amis du Groupama Gan qui aiment et soutiennent le projet.

A Cannes en 2006, nous parvenons à convaincre le géant Mediapro, deuxième groupe espagnol dans le secteur des médias, d'entrer dans le projet. La décision est essentiellement politique, nous les connaissons et savons que cela sera délicat de ne pas ouvrir la question de la qualification européenne, condition déterminante pour leur engagement. A Cannes encore, nous retrouvons deux vieux complices, Danny Glover et Joslyn Barnes, qui s'enthousiasment pour Annemarie et son projet et promettent de tout faire pour lever de l'argent américain. De l'argent espagnol, donc, et des rêves états-unis.

Puis vient la Belgique avec Joseph Rouschop, Tarantula. Ils sont formidables ces Belges, capables de lancer un débat au plus haut niveau pour faire passer l'idée de changer les règles de leurs institutions et d'examiner le projet en dépit de son caractère non européen, et ça passe, «sous réserve d'être européen à l'arrivée». Pour être juste, ça ne passe pas au premier coup, mais au deuxième.

Automne 2006. En France nous tentons à nouveau le Fonds Sud, sans succès. Il n'est pas inutile de rappeler que la situation s'est durcie partout, Palestine ou pas, et que tous les guichets sont surchargés et surchargés de bons projets. Nos Américains nous mettent alors en contact avec une Palestinienne vivant en Angleterre, disposant de moyens financiers importants. Elle met en place une petite structure et nous propose d'entrer dans le film. C'est de l'argent personnel, elle n'est pas du métier, nous savons que cela va être long et nous signerons un an plus tard.

Au bout de dix-huit mois, nous voilà avec 15 sources de financement, 6 pays coproducteurs (la Palestine pour des raisons évidentes est également coproductrice) et, en fin de course, deux autres vont s'adjoindre: les Etats-Unis et enfin les Pays-Bas avec Bero Beyer de Augustus Film. Pour finir, nous tournerons 49 jours, du 5 mai au 28 juin 2007, avec 80 décors, une cinquantaine d'acteurs et plus de 150 petits rôles, 25'000 mètres de pellicule S.16mm avec un montage financier compliqué, 17 sources de financement, pour approcher le million d'euros.

En Palestine, c'est le choc. Tout devient plus évident. Encore une fois, le voyage sur le terrain est fondamental. Dans le même temps, nous commençons à prendre toute la mesure des difficultés du tournage qui s'annonce dans un pays impossible, improbable. Car nous allons tourner à Ramallah en Cisjordanie occupée et sur le territoire israélien, pratiquement à 50/50. Nous faisons connaissance avec les contrôles, le mur, les check points, les contrastes extrêmes, entre la Californie «Telavivienne» et l'extrême pauvreté des territoires occupés.

L'autre étape, c'est la constitution d'une équipe. Nous partageons le point de vue de notre réalisatrice qui veut faire travailler sur le film un maximum de techniciens palestiniens. Les chefs de poste sont européens, pas de proposition sur le terrain, conséquence de l'état du cinéma sur place. Pour le reste de l'équipe, peu de choix, mais une équipe se met en place avec du cœur certes, mais objectivement très peu d'expérience.

Nous avançons, croisant les doigts: des check points à n'en plus finir, une angoisse permanente sur la circulation de la pellicule entre Ramallah et Tel-Aviv, son point de départ obligatoire, sur la circulation du matériel, des éléments de décor, etc. Jour après jour les autorisations de tourner doivent tomber, quand elles tombent... Il faudra trois mois pour avoir la possibilité de tourner deux plans à Ben Gourion, il faudra finalement reconstruire l'intérieur de l'aéroport et l'intérieur du check point de Kalandia, faute d'autorisations.

Un voyage dont on ne revient pas indemne. Peut-on continuer à produire des films dans de telles conditions, dans un paysage qui s'est profondément détérioré?

La note positive. Un beau film et une cause qui mérite bien les batailles qu'elle a occasionnées... et l'histoire de sa production et de ses producteurs? Oubliée.

Jacques Bidou & Marianne Dumoulin (avril 2008)

ENTRETIEN AVEC ANNEMARIE JACIR

Ma première question concerne les conditions de tournage en Palestine. Nous voyons dans le film des postes de contrôle, le mur, les barbelés, comment avez-vous pu travailler?

C'est extrêmement difficile. Pour toutes les raisons inhérentes à la production cinématographique dans le monde plus toutes les «autres raisons» de logistique. Le film est un road movie qui se passe en Cisjordanie mais aussi dans la Palestine historique (Israël), or il est difficile de se déplacer. L'équipe était composée d'Européens et de Palestiniens. L'acteur principal palestinien, Saleh Bakri, n'avait pas le droit d'aller à Ramallah car il est citoyen israélien, mais l'équipe cisjordanienne n'avait pas le droit de quitter Ramallah. Saleh Bakri a dû ainsi se faufiler pour arriver à Ramallah et quand l'armée israélienne faisait une descente sur le plateau, il devait se cacher.

Saleh était donc en situation irrégulière...

Il l'était pendant la première partie du film qui se passe en Cisjordanie. Pendant la seconde partie, qui se passe dans la Palestine historique, il était en situation régulière, mais notre équipe cisjordanienne, elle, n'a pas été autorisée à nous suivre...

Les deux personnages principaux semblent ne rien avoir en commun. L'un est né en Palestine et n'en est jamais parti, l'autre a grandi à Brooklyn. L'un rêve de quitter la Palestine et l'autre de s'y installer.

Soraya et Emad ont grandi dans des environnements et des contextes absolument différents. En tant que réfugiée palestinienne, Soraya a rêvé toute sa vie de la Palestine. Et lui, qui toute sa vie a connu l'occupation et la réalité de la Palestine, il veut en partir. Ils se retrouvent parce que, en Palestine, ils sont tous deux marginalisés. Ce sont des réfugiés, à l'intérieur et à l'extérieur. Ils sont marginalisés, non seulement d'un point de vue international mais dans le contexte palestinien, on les a mis de côté. En tant que communauté, en tant que réfugiés, leurs problèmes ont été oubliés.

Durant les dix premières minutes du film, on voit Soraya arriver en Palestine avec un passeport américain et elle subit, au contrôle, une forme de violence que l'on ressent très fortement. Là aussi, il y a peut-être un point commun avec Emad.

A l'aéroport, elle s'attend à être traitée comme tout le monde mais découvre qu'une fois ses origines palestiniennes mises à jour elle se retrouve dans une position différente de celle des autres. Comme de nombreux Palestiniens, j'ai découvert aux frontières que j'étais Palestinienne.

Dans le film il y a ces deux personnages et aussi il y a la Cisjordanie – on ne voit pas Gaza bien entendu – et on voit Israël. Et c'est tout à fait différent.

Il s'agit d'un petit pays, d'un petit endroit, vous pouvez vraiment, de Ramallah, voir la mer, voir Tel-Aviv.

Mais Emad n'a jamais pu aller à la mer...

Il n'a pas le droit de quitter Ramallah. Je connais des gens de Ramallah qui jamais de leur vie n'ont eu l'autorisation d'aller à Jérusalem, qui se trouve pourtant à un quart d'heure en voiture. Deux Palestine, deux espaces différents. Ma famille est de Cisjordanie, toute mon expérience venait de là-bas et c'est seulement, je dirais lors de ces dix dernières années, que j'ai commencé à découvrir le reste de la Palestine historique, ce qui est aujourd'hui Israël. Tout à coup, tout s'ouvre, la pression disparaît. A la minute où vous quittez Ramallah, le monde entier s'ouvre. C'est ce sentiment que j'ai essayé de saisir.

Dans les années 1990, il y avait de l'espoir avec l'Autorité palestinienne. Désormais vous traversez une période beaucoup plus sombre.

C'est vrai, Soraya est encore naïve et pleine d'espoir lorsqu'elle arrive à Ramallah, lorsqu'elle voit le policier, le drapeau palestinien sur la place. Parce que c'est la première fois qu'elle vient à Ramallah. Je me souviens, dans les années 1990, la première fois que j'ai vu un homme descendant la rue avec son fils qui portait un drapeau palestinien... C'était tellement beau parce qu'auparavant ce drapeau était totalement interdit.

Pouvez-vous expliquer la présence surréaliste de ce policier que nous voyons lorsque Soraya arrive à Ramallah?

On pourrait penser que ce policier est un acteur. Mais non. Il est réellement policier à Ramallah et il ne fait pas un numéro spécial pour le film. C'est comme cela qu'il se comporte, chaque jour au beau milieu de la circulation. Et c'est surréaliste, en effet, dans un environnement aussi chaotique, il est en quelque

sorte pour moi le symbole d'un système, d'une institution qui tente d'ordonner le chaos, ou d'en faire quelque chose.

Lorsqu'on lui refuse l'argent que ses grands-parents ont laissé dans une banque en 1948, Soraya décide alors de le voler. Soraya et Emad deviennent des criminels.

Mais ils sont déjà criminalisés! C'est illégal pour un Palestinien d'aller à Jérusalem, illégal de construire une maison, illégal de faire tant de choses... Des choses élémentaires. Alors eux, lorsqu'ils prennent les choses en main, ils choisissent de devenir des criminels. Y compris en passant en Israël.

La seconde partie du film se déroule en Israël. D'un côté ils y sont clandestins parce qu'ils sont dans l'illégalité, de l'autre côté, ils semblent presque libres. Finalement ces deux pays sont-ils si différents l'un de l'autre?

Lorsque les gens regardent le film aujourd'hui, principalement les Européens, qui ne connaissent pas la Palestine, ils ont du mal à se repérer géographiquement, ne savent pas de quel côté de la frontière se trouvent Soraya et Emad. Et d'une certaine manière, c'est tout l'intérêt. Ces frontières sont si arbitraires, et ces postes de contrôles, où sont-ils? Il y en a 600 en Cisjordanie et ils ne séparent pas les Israéliens des Palestiniens, ils séparent les Palestiniens des Palestiniens. Le mur sépare des Palestiniens de Palestiniens. Alors oui, une fois en Israël, il n'y a plus de postes de contrôle, il n'y a plus de murs. Alors oui ils sont libres... tant qu'ils demeurent invisibles.

Lorsqu'elle est en Israël, Soraya retourne voir la maison de Jaffa que son grand-père a quittée en 1948. Et Emad retourne dans son village d'origine, Dawayma, dont il ne reste que des ruines.

Le village d'Emad, Dawayma, n'existe plus ; celui que nous avons filmé s'appelle Suba, il était seulement partiellement démoli. Il y a plus de cinq cents villages qui ont été complètement rasés en 1948-1950. Petit à petit, lors des repérages, je découvrais les restes de nombreux villages. Je crois que j'en ai retrouvé une cinquantaine et nous avons décidé de filmer à Suba. Mais le choc pour moi, c'est la relation que j'ai faite avec un documentaire que j'avais tourné dans des camps de réfugiés au Liban peu de temps auparavant. Beaucoup des réfugiés venaient d'un village du nom de Saffuriya, ils en parlaient sans cesse, de l'importance de la terre, alors qu'ils vivaient depuis trois-quatre générations dans ce camp de murs et de béton. Par hasard alors que je conduisais j'ai vu un panneau en anglais avec écrit: «Zapuri» et un ami m'a dit: «Ah, ça c'est l'ancien village de Safouri». J'ai dit: «Mais je viens juste de rencontrer plein de gens qui viennent de là! On y va» et c'était... C'était vraiment choquant de découvrir toute cette terre, et tout ce vide, un village vide, et ces gens que j'avais quittés en étaient si proches, à une heure et demie en voiture, et c'était impossible pour eux d'y aller.

A la fin du film, une simple phrase évoque ce qui s'est passé à Dawayma en 1948.

Je n'ai pas jugé nécessaire de parler de manière précise du massacre de Dawayma. C'est de là que vient Emad et il porte ce poids avec lui. La première fois que Soraya et lui se rencontrent, il dit qu'il est de Dawayma, elle comprend, ils n'en parlent pas mais elle sait ce que cela veut dire. Et une fois qu'ils sont dans le village, le seul «signe» peut-être de ce massacre, c'est lorsqu'ils décident d'élever ce mémorial. C'est un moment intime entre eux et je voulais qu'il demeure très personnel. Mais c'est vrai que Dawayma est l'un des plus grands massacres de 1948, sur lequel il existe énormément de documentation mais qui est l'un des massacres dont on parle le moins en dehors de la Palestine.

Pour en revenir à Soraya, en un sens elle n'a rien à faire en Palestine, si ce n'est un travail de mémoire. Avant même d'être un problème politique, le problème des réfugiés est un problème humanitaire, ces gens ont un rapport très fort à la terre, et surtout avec le fait qu'on n'ait jamais reconnu les massacres, le nettoyage ethnique, etc.

C'est tout à fait le cas pour Soraya. Elle est citoyenne américaine, elle n'a jamais vécu la réalité de la vie en Palestine. Mais elle a vécu la réalité de la majorité des Palestiniens, qui demeurent en dehors de la Palestine. Les Palestiniens sont partout dans le monde. Et puis il y a ce manque de reconnaissance de ce qui leur a été fait. D'où l'altercation avec Irit, l'artiste israélienne qui vit désormais dans la maison du grand-père de Soraya. Irit est gentille, ce n'est pas le problème. Beaucoup de gens pensent naïvement que le problème c'est que les Israéliens et les Palestiniens ne s'aiment pas et que cela dure depuis des siècles, comme si génétiquement on se détestait... Mais ça c'est une manière de ne pas affronter le vrai problème. Or ce qui manque à Soraya à ce moment-là du film, c'est qu'elle a précisément besoin d'une reconnaissance élémentaire qui n'a pas eu lieu.

Dans un de vos textes, vous dites que dans ce contexte politique, où personne ne voit de solution, le cinéma peut jouer un rôle ou dire quelque chose.

Le cinéma peut beaucoup en Palestine. De plein de manières. Il y a tant d'histoires, tant de choses. Nous avons été réduits à l'invisibilité toutes nos vies, peu de gens le savent, tant de choses ont été

interdites, nos livres, nos voix ont été tués, dans les années 1970, 1980, nos écrivains, nos artistes ont été assassinés. Alors il y a ce silence imposé qui a duré et qui dure encore, et le cinéma est juste un moyen différent de s'exprimer. Chaque film palestinien qui se tourne est un miracle selon moi.

Mais vous écrivez également des poèmes...

Oui, et j'ai commencé comme écrivaine et puis j'ai réalisé que la mise en scène m'intéressait... Je suis très influencée dans mon travail par les écrivains et la poésie arabes. Je pense que dans LE SEL DE LA MER il y a du Darwish (NDR: célèbre poète palestinien) et beaucoup d'inspiration venue de nos poètes.

La poésie joue un rôle, non seulement en Palestine mais dans le monde arabe...

Dans le monde arabe, pour un homme, dire qu'on est poète c'est une chose dont on peut être fier. En Amérique, quand un homme dit «Je suis poète», on pense qu'il a un problème. C'est ainsi que la société le voit, alors c'est vrai, il y a une grande différence d'appréciation de ce point de vue.

Et comment êtes-vous passée de la poésie au cinéma?

J'étais intéressée par le cinéma mais je ne savais pas exactement par quoi. Alors j'ai commencé à travailler sur les plateaux, à accepter tous les types de boulots dans lesquels vous pensez que vous allez apprendre quelque chose du cinéma avant de réaliser que tout ce que vous faites, c'est apporter du café à quelqu'un. Et puis j'ai commencé à travailler dans une agence littéraire qui représentait des scénaristes et j'ai lu beaucoup, beaucoup de scripts, y prenant vraiment goût mais réalisant en même temps que Hollywood, Los Angeles et les Etats-Unis en général n'étaient pas le bon endroit pour moi. Je n'avais pas l'impression d'apprendre quoi que ce soit, alors à ce stade j'ai intégré une école de cinéma à New York et ça a vraiment commencé là. J'ai découvert toutes sortes de choses qui m'intéressaient, le montage, le cadre, l'écriture, j'ai découvert que j'adorais les acteurs et que je voulais réaliser, tout est venu d'un coup en quelque sorte.

Pouvez-vous nous dire un mot sur vos acteurs?

Je connais Suheir Hammad depuis longtemps parce que nous lisions de la poésie ensemble. Suheir est poète. Son histoire est très similaire à celle de Soraya: une famille exilée de 48, une naissance dans un camp de réfugiés, une vie dans la classe ouvrière immigrée de Brooklyn et une identité toujours si profondément ancrée en elle, conjointement à d'autres identités... Alors je lui ai fait part de mon idée et elle a répondu: «Pas question, je ne suis pas actrice, je ne sais pas faire ça, je ne pourrais pas jouer ce que je ne suis pas». Je l'ai convaincue de lire le scénario. Elle l'a lu et a dit: «Absolument, c'est moi, je peux le faire, je n'aurais pas à faire semblant!» Voilà comment Suheir a été engagée et elle a été étonnante sur le plateau.

Et Saleh Bakri?

Saleh est un acteur de théâtre et c'est le fils de Mohammad Bakri, une grande star du cinéma israélien, palestinien, européen... Alors je n'étais pas intéressée par lui au départ parce que j'aime travailler avec des acteurs non professionnels et des gens aux vies très proches des histoires racontées... Mais je l'ai auditionné et j'ai immédiatement perçu en lui une vraie profondeur. Il a une sorte de tristesse et de colère rentrée. J'ai tout de suite senti que Saleh était la personne idéale pour le rôle.

Pourriez-vous nous parler du titre? Il est très poétique...

J'ai d'abord choisi le titre en arabe, que nous avons traduit par LE SEL DE LA MER. Le film parle tant de la mer... de la relation que les personnages ont avec elle, de ce que la mer signifie pour les Palestiniens. Nous sommes une société méditerranéenne alors nous vivons avec la mer, mais désormais la mer est quelque chose que nous ne pouvons plus atteindre. Certains Palestiniens n'ont jamais vu la mer. Pour les réfugiés exilés en 1948, la mer a été la dernière chose qu'ils ont vue de la Palestine. Il y a un livre de mémoires écrit par Shafiq al-Hout, un Palestinien exilé de Jaffa, où il parle de ce moment de 1948. Ils étaient dans les bateaux et lui il regardait Jaffa, et le bateau s'éloignait... C'est le premier plan de mon film.

ELEMENTS POLITIQUES ET REPERES HISTORIQUES

La Palestine historique, sous mandat britannique, a été partagée en deux Etats par les Nations Unies en novembre 1947. L'Etat d'Israël est né le 15 mai 1948, l'Etat palestinien n'a jamais vu le jour: la Cisjordanie et Jérusalem-Est ont été annexés par la Jordanie, Gaza est passée sous contrôle égyptien.

Durant la guerre de juin 1967, Israël a occupé la Cisjordanie, Gaza et Jérusalem-Est, cette dernière étant annexée à Jérusalem-Ouest et déclarée « capitale éternelle » d'Israël. L'Autorité palestinienne revendique un Etat palestinien en Cisjordanie et à Gaza, avec Jérusalem-Est comme capitale. Ces trois entités sont considérées comme des « territoires occupés » par les Nations Unies. Aujourd'hui la majorité des Palestiniens vivent en exil et ont le statut de réfugiés (4,5 millions environ) – ils sont recensés comme tels par les Nations Unies et sont les habitants (ou leurs descendants) qui ont été dépossédés de leurs foyers lors de la guerre de 1948-1949. Ils sont concentrés dans trois pays arabes: la Jordanie, le Liban et la Syrie. Une partie des réfugiés vit en Cisjordanie ou à Gaza.

On compte 1,2 million de Palestiniens vivant en Israël et ayant la citoyenneté israélienne. On compte environ 1,5 million de Palestiniens à Gaza (dont 1 million de réfugiés) et 2,5 en Cisjordanie (dont 700'000 réfugiés). L'immense majorité d'entre eux ne peut se rendre ni en Israël, ni à Jérusalem. On compte environ 150'000 Palestiniens à Jérusalem-Est, dont la majorité a refusé de prendre la nationalité israélienne, mais qui dispose de cartes spéciales.

Le territoire palestinien de 1946 à 2000

